Huitième année. — N° 335 — On s'abonne aux Bureaux du Journal, 17, RUE DE L'ANNONCIATION, à PARIS et dans tous les Bureaux de Poste — SAMEDI 30 JANVIER 1915

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . . Un an. 6 fr.
ÉTRANGER . . . . . — 8 fr.

LE NUMÉRO :

FRANCE . . . . . 10 centimes
ÉTRANGER . . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

TÉLÉPHONE : PASSY 48-11

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice-fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . . Un an. 6 fr.
ÉTRANGER . . . . . — 8 fr.

LE NUMÉRO :

FRANCE . . . . . 10 centimes
ÉTRANGER . . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

Les Françaises pendant la guerre. Ce qu'elles font. Ce qu'on fait pour elles.

Pendant la durée de la guerre LA FRANÇAISE *sera vendue au n° 0.05 au lieu de 0.10.*

Le secrétariat n'est ouvert que les lundi, mercredi, vendredi, de 3 à 5 heures.

La directrice reçoit le mercredi après-midi.

Les Femmes
sont-elles responsables
du sort féminin ?

A la suite de l'article publié ici dernièrement sous le titre : « Les Femmes outragées, » j'ai reçu d'une de nos lectrices une lettre de protestation. On se rappelle peut être que j'attribuais aux femmes une part de responsabilité dans l'origine et la persistance des mœurs qui traitent la femme en créature inférieure, et l'exposent ainsi à devenir la victime de tous les abus. Voici l'essentiel de la lettre que j'ai reçue :

« Je ne comprends toujours pas pourquoi on ne veut pas admettre que tant que la force brutale a régné — et c'est elle qui a existé d'abord —, la force morale, reléguée au second plan, n'a pu agir que bien faiblement, et les mœurs que nous combattons encore aujourd'hui sont celles nées de la force brutale.

« Chose étrange, ce sont les femmes, les plus faibles et par conséquent les dernières à bénéficier des bienfaits de la civilisation, que l'on rend « responsables » de l'état actuel des choses. Quand le seul crime des faibles est souvent de ne pouvoir se défendre comme elles le voudraient. »

M. BERGÉ.

Je ne discuterai pas la théorie du règne de la « force brutale », cause originelle de l'infériorité sociale des femmes. Stuart Mill l'affirma et Olive Schreiner l'a magnifiquement poétisée. On y pourrait beaucoup redire. Mais passons sur ces lointaines origines.

Si vraiment, aux temps préhistoriques, l'homme fut le maître parce qu'il était le plus fort, depuis des siècles et des siècles les sociétés vivent sous la convention du Droit, et depuis des siècles et des siècles les femmes acceptent de rester en dehors du Droit. Admettons encore que longtemps les notions du Droit aient été tellement faussées que les intéressés, hommes ou femmes, n'aient point vu clair dans leur situation et se soient résignés à l'injustice des subordinations de classe ou de sexe. Mais depuis que l'Egalité a été proclamée comme l'idéal du régime civilisé, depuis qu'elle a été, en principe, acceptée par certains pays comme régime national, tous ceux qui ne luttent point contre les inégalités persistant malgré le principe, en sont responsables, sont responsables des conséquences de toutes les conséquences de ces inégalités.

Depuis cent vingt-cinq ans, la campagne en France est commencée pour le relèvement matériel et moral du sort des femmes. Comptez, sur 15 millions peut-être de Françaises adultes, combien luttent pour l'égalité sociale des sexes, combien seulement admettent la pensée de cette égalité. Et osez dire que l'on ait tort de rendre les femmes, autant que les hommes, responsables des abominables conséquences perpétuées par l'idée de l'infériorité féminine.

Vous dites qu'il faut les excuser parce que leur état d'esprit même, cet aveuglement sur le sort féminin, cette inertie à le subir, est le résultat naturel de la servitude que leur imposa « la force brutale ». C'est un résultat naturel, évidemment, en ce sens qu'il provient d'une tendance commune de l'humaine nature. C'est tout simplement le résultat du vice qui s'appelle l'égoïsme et dont, peu ou prou, presque tout le monde est atteint.

Toujours, lorsqu'un mal social se perpétue, c'est qu'un nombre plus ou moins grand d'individus en bénéficie ou espère en bénéficier... Plus les bénéficiaires ou les postulants au bénéfice sont nombreux ou puissants, plus le mal se prolonge. Or, la dépendance de la femme est, entre toutes, celle qui comporte le plus de compensations. Le mal qu'elle crée, le mal qu'elle entretient, un nombre de femmes assez considérable y échappe. Celles là, ou du moins la plupart d'entre elles, professent hautement que, puisque tout est bien pour elles, tout est donc bien pour toutes.

Non seulement cet aimable optimisme se rencontre parmi les femmes qui trouvent leur bonheur dans les conditions traditionnelles, c'est-à-dire parmi celles dont l'existence est assurée par leur patrimoine ou leur mari, mais, dans toutes les conditions, les satisfaites tendent à croire que là où elles ont réussi, rien n'est à modifier ; ou qu'en tout cas ce n'est point à elles de se fatiguer pour les changements souhaitables. Et comme ces femmes sont les plus fortunées, les plus éclairées ou les plus énergiques, comme elles sont celles dont l'effort serait le plus efficace, et qu'elles ne font point cet effort, le mal dure et c'est leur faute.

Si des femmes peinent jusqu'à la mort pour des salaires de famine, si leurs enfants souffrent, si des petits sans père naissent dans l'abandon, si des jeunes filles, des enfants, sont achetés par des libertins ou violentés par des brutes, c'est la faute des riches heureuses qui croient avoir assez fait lorsqu'elles ont donné aux misérables un peu d'argent et de pitié ; c'est la faute des travailleuses, en sécurité dans une profession, même modeste, et dédaigneuses des « incapables » qui n'en savent conquérir autant ; c'est la faute de toutes les femmes, dans toutes les conditions, contentes de leur sort personnel et insouciantes des raisons générales par lesquelles d'autres femmes sont plongées dans d'indicibles douleurs.

Je ne dis point, vous le voyez, que ce soit la faute des victimes ; celles-là, les plus pauvres, les plus ignorantes, celles qui ont poussé tout en bas, dans un milieu misérable ou abject, celles-là, vraiment, ce sont les faibles qui ne peuvent rien pour elles mêmes ni pour les autres, et qu'il faut aider afin qu'elles s'aident. Il n'est de coupables parmi les victimes, que les déchues du bonheur ou de la fortune, si naguère elles se sont enfermées dans leur fortune ou leur bonheur.

Il faut que toutes les femmes le sachent ; il faut arriver à le dire à toutes. Il n'en est aucune qui ait le droit de se désintéresser des principes du malheur féminin. Toutes, certes, sont promptes à s'attendrir sur ce malheurs et beaucoup se dévouent pour le secourir. Mais ce n'est rien d'aider à se nourrir, quelques centaines de femmes, d'aider à grandir quelques centaines de bâtards, si l'on ne s'attaque point aux causes qui font les femmes sans pain et les enfants sans père.

Toutes ces causes se ramènent à une seule : l'idée de l'infériorité naturelle des femmes. C'est par ce préjugé que les femmes sont écartées du travail productif, du gouvernement de leurs intérêts privés et publics, qu'elles sont dans la dépendance morale et matérielle de l'homme, et que, l'homme n'étant point parfait, elles deviennent si souvent ses victimes. C'est ce préjugé qu'il faut combattre dans toutes ses manifestations petites et grandes, particulières ou publiques ; dans toutes les paroles, dans tous les actes qui marquent du dédain ou de l'irrespect pour la femme ; dans les mœurs, par l'enseignement d'une morale unique aux garçons et aux filles ; dans les lois par le rétablissement de l'égalité civile et politique.

Sur celles qui ne veulent point s'inquiéter de cette tâche, sur celles-là, je le répète, et elles sont aujourd'hui la majorité, retombent les responsabilités du mal qui se commet. Un de nos plus nobles et de nos plus clairvoyants défenseurs, M. Ferdinand Buisson, n'a-t-il pas dit que l'égalité des sexes s'établira le jour où les femmes le voudront.

Jane MISME.

LES SOCIALISTES FRANÇAISES
LES SOCIALISTES ITALIENNES
ET LA GUERRE

Mme Marguerite Martin, la jeune oratrice dont l'action sur le public est si grande, nous adresse, en même temps que son avis personnel sur la guerre, son opinion sur l'attitude des socialistes italiennes.

Nos lecteurs ont pu voir qu'il existe en Italie un parti féministe très ardent pour l'intervention. Nous avons su que les femmes socialistes se tenaient plutôt à l'opposé de ce parti.

Mme Marguerite Martin explique leur crainte et y répond en féministe sincère qui est en même temps une très ardente socialiste.

L'attitude des femmes françaises est dictée par les événements eux-mêmes : elles savent que leur gouvernement n'a pas désiré la guerre, ne l'a pas provoquée, que l'horrible cataclysme fut déchaîné sur le monde civilisé par l'impérialisme allemand, avide et brutal. Elles ont vu leurs chers compagnons partir le cœur plein de courage et elles ont subi l'horrible martyre, non par veulerie ou passivité, mais parce qu'elles comprirent que c'était un martyre nécessaire. Aujourd'hui où tant d'entre elles déjà pleurent d'irréparables pertes, ou d'autres sont chaque jour torturées par l'angoisse de l'incertitude et du doute, au milieu de cette monstrueuse guerre qui met à néant leurs rêves de mères et leur bonheur d'épouses elles se consolent en pensant que du moins nos héros luttent pour la justice et pour la liberté des peuples lorsqu'ils combattent le militarisme prussien, symbole de tous les militarismes à jamais exécrés et que dans, les horreurs de cette guerre monstrueuse, le monde enfantera demain une Europe nouvelle et pacifique.

Pour les femmes italiennes, le problème qui se pose est extrêmement complexe. Certes, je comprends quel intérêt supérieur engage l'Italie à choisir un parti dans ce duel gigantesque et que ce parti ne peut être que celui du Droit et de la Justice. Je sais bien que la solidarité latine ne peut pas ne point se faire jour en cette heure tragique ; tout le fier passé de l'Italie m'est garant de l'Avenir, douter d'elle ce serait méconnaître ses nobles traditions. Je comprends, je sens tout cela ; j'entends la grande voix de Garibaldi dominant par delà les tombes fraîchement ouvertes le bruit confus de vos doléances, ô femmes ! Mais comme je vous comprends bien aussi épouses et mères d'Italie ! Comme votre cri d'angoisse me trouble ! Ah ! ce n'est que le sacrifice que l'on vous demande est bien plus cruel en ore que le nôtre !... Votre sol n'est point violé, votre foyer n'est point menacé, l'ennemi n'est pas à vos portes, et pourtant il faut que vous donniez ce que vous avez de plus cher : vos époux, vos fils, la chair de votre chair... Pour qui ? Pour la France ?... Pour la plus grande Italie ?... Non pas, pour un idéal, pour une idée, pour le triomphe du droit et pour la paix future. C'est pourquoi je vous pardonne d'hésiter et d'être faibles, de retarder par tous vos efforts l'heure fatale qui sonnera pourtant. Je vous aime mieux ainsi, vous êtes plus près de moi que cette mère française « fière d'immoler sur l'autel de la patrie » son pauvre petit gosse de 17 ans. Je retrouve en vous les sœurs de ces femmes turques que le désespoir arracha au harem pour les jeter en insurgées sur le trottoir. Je retrouve en vous, comme je retrouve en elles, mes sœurs. C'est avec elles, c'est avec vous, je le sais bien, ô femmes d'Italie, que nous bâtirons demain la cité de lumière et de paix sur les ruines du passé. Lorsque, par l'effort de vos époux et de nôtres, la vieille Europe sera pour toujours affranchie des antiques servitudes, quand ne planera plus sur nos têtes la menace perpétuelle de la paix armée, quand le militarisme prussien expirera dans les dernières convulsions, quand se lèvera enfin sur le monde régénéré l'aurore bénie que nous attendons, ah ! quelle joie alors sera dans nos âmes, et quel baiser fraternel nous échangerons, ô sœurs latines.

Maintenant, c'est l'heure des grands sacrifices et des héroïques vertus. Cette guerre n'est pas une guerre (puisque nous l'avons acceptée) ; non, ce n'est pas une guerre, c'est toute une révolution. C'est l'écroulement d'un régime détesté, c'est la fin de cette paix armée sous laquelle le monde civilisé étouffait depuis un demi-siècle. C'est le choc monstrueux de la barbarie contre la civilisation, c'est la ruée formidable de tout ce qui veut étreindre, opprimer et asservir contre tout ce qui veut vivre, se libérer et s'affranchir. Pour la paix du monde et pour le triomphe de la civilisation il faut que le militarisme prussien soit anéanti, et il le sera, car c'est le principe même de l'Evolution qui veut que tout élément de progrès s'affranchisse et survive, alors que tout élément de réaction est appelé à disparaître quand l'heure en est venue.

Marguerite Martin

Les Institutrices dans les Écoles de Garçons

On a déjà beaucoup parlé, çà et là, du remplacement par les femmes des hommes mobilisés dans les travaux des champs et des fermes, dans le commerce, l'industrie, les tramways, le métropolitain, etc. C'est qu'il y avait, dans l'exercice de ces professions par des femmes, une nouveauté frappante, qui changeait quelque chose à la physionomie de la vie, qui détruisait aussi de façon catégorique les vieux préjugés contre le travail féminin. Ceux là mêmes qui avaient toujours affirmé l'inaptitude des femmes à de tels emplois, furent heureux de trouver en quelques unes d'entre elles une préparation, certes un peu hâtive, mais qui, grâce à la bonne volonté de tous, a pu être suffisante. Et bientôt, on jugera tout naturel ce qui causait autrefois du scandale à l'état de simple proposition.

En revanche, on ne s'est guère occupé d'une catégorie de femmes qui les premières ont été appelées, par une sorte de mobilisation automatique, à remplacer les hommes : il s'agit des institutrices.

Peut être, de toutes, celles-là étaient les mieux préparées, car depuis que les instituteurs ne sont plus dispensés du service militaire, on nomme des normaliennes sortantes comme stagiaires intérimaires dans les écoles de garçons pendant que le maître est au régiment. De plus, de nombreuses écoles mixtes étaient déjà tenues par des femmes, conformément à la loi.

Au nombre des questions qui nous intéressaient avant la guerre, et sur lesquelles plusieurs articles parurent jadis dans ce journal, se trouvait le recrutement des instituteurs. De multiples raisons, dont la principale est peut-être le faible traitement, éloignent les jeunes gens de la profession scolaire, tandis que l'enseignement, faute d'un aussi grand choix, demeure la carrière féminine par excellence. Ainsi, tandis que le flot des candidates aux Ecoles Normales de jeunes filles et aux brevets de capacité allait croissant, les Ecoles Normales d'instituteurs souffraient d'une pénurie d'aspirants de plus en plus sensible. Il paraissait simple de remédier aux deux maux l'un par l'autre, en acceptant le débouché offert à l'excédent des institutrices par la rareté des instituteurs. On aurait pu, il y a longtemps déjà, ouvrir plus grandes les portes des Ecoles Normales d'institutrices ; parfois des examinatrices se voyaient forcées d'éliminer des candidates sérieuses, à qui elles reconnaissaient d'excellentes qualités, parce que le nombre des élèves à admettre, toujours limité, avait encore été réduit.

Dans les conjonctures présentes, le nombre des institutrices sorties des Ecoles Normales s'est trouvé insuffisant pour remplacer les instituteurs mobilisés. On a eu recours aux élèves de troisième année. L'enseignement, dans les Ecoles Normales, est divisé en trois années : les deux premières sont consacrées à l'étude du programme du brevet supérieur, diplôme qui s'obtient au bout de la deuxième année, tandis que la troisième est tout entière occupée par la préparation pédagogique. Les jeunes filles chargées des classes de garçons n'ont donc guère d'expérience professionnelle. A Paris, dit-on, et dans d'autres grandes villes, cela n'est pas sans inconvénients. Tandis que les écoles payantes et les lycées ont vu leur effectif d'élèves singulièrement diminué, nous connaissons des écoles primaires parisiennes où des institutrices ont des classes de cent élèves ou davantage. Partout où cela a été possible, on a fusionné les deux classes, filles et garçons en une seule. Les débuts d'une jeune fille de dix huit ans dans de telles conditions sont plutôt durs ; on nous parle même d'une fillette de quatorze ans qui a été chargée d'une classe de garçons. Mais tout cela est supporté comme le reste avec vaillance, sans plainte, pour le pays. Il paraît que ce qui donne le plus de peine est d'empêcher les gamins de se tuer entre eux dans leur ardeur en jouant à la guerre !

Dans les villes, outre que le remplacement n'a pas toujours pu se faire complètement, ce qui explique le grand nombre d'élèves dans chaque classe, les locaux manquent souvent, parce qu'on les a affectés au service sanitaire. Il faut alors improviser des abris généralement inconfortables. Quelquefois on ne fait la classe que le matin, ou seulement l'après-midi.

Quelques filles d'instituteurs remplacent leurs pères, dont elles sont amenées ainsi à suivre les méthodes.

Dans les campagnes aussi, les institutrices ont accepté avec bonne humeur les surcharges. La plupart sont de toutes jeunes femmes dont le mari est au front, dont le père, lorsqu'il vit encore, garde quelque voie ferrée, ou encore sert dans l'approvisionnement ou dans les postes. Elles sont parfois toutes seules dans de petits villages, sans communication avec les villages voisins ; l'anxiété, le manque de nouvelles les rongeraient dans cette solitude, si elles n'avaient leur grande famille de bambins pour divertir leur esprit du souci qui l'obsède.

Ce n'est pas seulement dans les classes primaires que l'on a fait appel aux femmes pour remplacer les membres de l'enseignement mobilisés. Des dames professeurs d'Ecole Normale ont dû, çà et là, tenir la place des professeurs de lycée. On n'a même pas assez généralisé cette mesure ; si partout on avait osé confier aux femmes les suppléances des professeurs hommes, on eût évité la fermeture de nombreuses écoles primaires supérieures ou de nombreux lycées de garçons, par laquelle des jeunes gens de 13 à 16 ans, non en apprentissage, sont forcés à une dangereuse inaction.

Le manque d'instituteurs, déjà inquiétant avant la guerre, ne sera sans doute pas comblé de sitôt. Il n'est pour le comprendre qu'à parcourir le Livre d'or de l'Université. Les conséquences seront que l'on conservera les institutrices dans les écoles mixtes, et les dernières communes récalcitrantes finiront peut-être par admettre les femmes comme secrétaires de mairie, ce qui, jusqu'à présent, était le point qui rencontrait le plus de résistance. Enfin, on peut supposer que l'emploi des institutrices dans les écoles de garçons se prolongera au moins quelques années après la paix, assez longtemps pour devenir habituel. Est-ce un bien ? Les personnes que nous avons consultées sur cette question sont d'avis assez divergents. Quelques-unes s'effraient de certains insuccès observés dans les classes trop nombreuses, où des institutrices trop jeunes, inexpérimentées, n'ont pas su obtenir une discipline suffisante. Des jeunes gens dans les mêmes conditions auraient-ils mieux réussi ? Relisez *le Petit Chose*.

Ce qu'on appelle la discipline dans une classe est un peu une affaire d'opinion. Dans une récente conférence à la Sorbonne, M. Painlevé établissait une comparaison frappante entre l'école d'Allemagne, avec son ordre parfait, militaire, ses écoliers stylés, alignés comme de petits soldats de plomb, terrorisés par le maître, et l'école de France, où une légère anarchie apparente n'empêche pas l'union plus intime et plus solide entre le maître et les élèves. Nous ne voulons qu'une discipline obtenue par la persuasion, l'affection, et la liberté laissée à chaque personnalité de s'épanouir ; c'est une soumission en quelque sorte volontaire que l'instituteur ou l'institutrice doit tâcher d'obtenir. Nous n'avons pas à rechercher ici les moyens pédagogiques par lesquels on y parvient ; mais personne n'oserait prétendre que lorsqu'il s'agit de douceur dans la fermeté, d'appel au cœur de l'enfant, la femme risque de manifester une infériorité.

Les jeunes filles qui, par manque d'habitude professionnelle, ne réussissent pas à « tenir » une classe de garçons, tiendraient elles mieux une classe de filles ? Autrement dit, les petits garçons sont-ils beaucoup plus indociles que les petites filles ? Des institutrices nous ont soutenu le contraire.

D'autres personnes consultées sont d'avis que l'influence féminine sur les garçons est bienfaisante et durable. Il en est qui fondent de grandes espérances, peut-être un peu prématurées, sur le rôle actuel joué par les femmes dans l'éducation des hommes futurs. Une de nos abonnées nous indique une des directions dans lesquelles cette influence féminine pourrait s'exercer, et qui serait la conservation de la race française. Par la « race », elle entend, je crois, ce qu'on pourrait aussi appeler l'âme. Elle nous cite l'exemple des Etats-Unis où « ce sont, dit-elle, les simples institutrices primaires qui font ce miracle de transformer en Yankees les fils d'émigrés les plus disparates ; elles ont la fierté de leur race et transmettent mieux que les hommes, aux petits enfants, les sentiments qui les animent. » Cette phrase soulève une foule d'idées intéressantes et dignes d'être approfondies ; mais peut-être convient-il de faire remarquer que les institutrices américaines sont plus libres que les nôtres de choisir leurs méthodes et leurs programmes.

Sans préjuger de l'avenir, bornons-nous à constater que, dans cet emploi masculin comme dans d'autres, les femmes se sont montrées courageuses et capables.

Alice Berthet.

Les Héroïnes du Jour

CROIX ET MÉDAILLES

Le décret du 9 janvier nommant la sœur Julie, de Gerbeviller, chevalier de la Légion d'honneur, vient de paraître à l'*Officiel*. Voici le passage concernant sœur Julie :

Légion d'honneur. — Par décret du Président de la République en date du 9 janvier 1915 rendu sur la proposition du Ministre de la Guerre ; vu la déclaration du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, portant que les nominations du présent décret sont faites en conformité des lois, décrets et règlements en vigueur, ont été nommés au grade de chevalier dans la Légion d'honneur :

Rigard, en religion sœur Julie, infirmière à l'hospice-ambulance de Gerbeviller ; services exceptionnels : restée à son poste, avec ses infirmières, a, par son énergique intervention, préservé de l'incendie une partie de l'hospice de Gerbeviller. A, en outre, assuré le ravitaillement des habitants pendant le bombardement de cette localité et prodigué ses soins aux blessés.

***

D'autre part, par décision ministérielle du 14 janvier 1915, une médaille d'honneur des épidémies, en argent, a été décernée à **Mlle de Reviers de Mauny** (Alexandrine Anne-Joséphe-Marie), infirmière diplômée de la Société de secours aux blessés militaires, qui a contracté une fièvre typhoïde grave en donnant ses soins aux malades militaires à l'hôpital d'évacuation n° 4, de la place de Brienne-le-Château.

MORTE AU CHAMP D'HONNEUR

Par décision du Ministre de la Guerre, une médaille d'honneur en or des épidémies a été décernée à Mme Horvais, infirmière-major à l'hôpital auxiliaire de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui a contracté une fièvre typhoïde grave en donnant ses soins aux malades militaires.

Mme Horvais a succombé à cette maladie, et ses obsèques viennent d'avoir lieu à Saint Jean-Pied-de-Port et y ont été l'occasion d'une touchante manifestation de sympathie.

CITÉES A L'OFFICIEL

Dans le numéro du *Journal officiel* du dimanche 24 janvier, on lit ce qui suit :

Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite de :

Mlle Nicolle, Moyenmoutier (Vosges) : pendant les douze jours qui ont précédé l'occupation allemande de Moyenmoutier, a soigné avec le plus

grand dévouement 300 blessés français sans le secours d'aucun médecin. Pendant l'occupation allemande, a assuré ses soins à plus de 600 blessés français ou allemands et s'est entremise avec autorité et succès pour obtenir la mise en liberté de 60 otages, parmi lesquels M. Keuffer, maire de Moyenmoutier, sur une liste de 160 personnes dressée par l'ennemi.

— **Mlle Sudre**, institutrice à Senones (Vosges) : au moment de l'entrée des Allemands à Saint-Dié, et alors qu'on se battait encore dans la rue d'Alsace, s'est proposée comme parlementaire. A été tuée ensuite pendant le bombardement de Saint-Dié du 29 septembre, dans les conditions suivantes : Réfugiée dans une cave avec d'autres personnes, a tenu, au plus fort du bombardement, à aller chercher des couvertures pour un petit enfant qui se plaignait du froid. C'est en quittant la cave qu'elle a été mortellement frappée par un éclat d'obus, victime de son dévouement.

— **Mlle Marie**, directrice de l'Ecole normale des filles d'Arras (Pas-de-Calais) : installa une ambulance dans son établissement, et lorsque celle-ci fut fermée, resta bravement dans son école en pleine ligne de feu.

— **Mlle Bouret**, institutrice publique aux Mérêts (Seine-et-Marne) : restée presque seule pendant l'occupation allemande, a sauvé les registres de l'état civil de la commune, au milieu de la bataille qui détermina la retraite de l'ennemi et pendant l'incendie qui dévora la mairie. Elle a recueilli, en outre, un blessé français qu'elle a soigné avec le plus grand dévouement.

Mme Macherez et ses collègues

Mme Macherez, Mlle Sellier et trois autres dames de la Croix-Rouge sont toujours dans Soissons avec l'aumonier de l'hôpital, qui est maintenant le seul prêtre de la ville bombardée. L'évêque, le sous-préfet, les membres du Tribunal ont quitté la ville. Voici quelques nouveaux détails sur l'action de Mme Macherez.

Trois fois sa maison particulière fut touchée par les obus. Comme un projectile était tombé pendant le déjeuner, démolissant une aile de l'immeuble, Mme Macherez posa sa serviette, sortit pour voir ce qui se passait, revint en déclarant simplement : « il y a peu de dégâts », et acheva son repas. Elle vient de voir sa belle propriété du faubourg Saint-Paul, une ancienne abbaye, ravagée par une sauvage lutte corps à corps.

Son premier soin, au plus fort du bombardement, fut de s'assurer avec l'aide du commandant militaire vingt têtes de bétail qui furent logées dans des caves et qui sont destinées à servir de réserve pour les habitants de la ville et de l'hôpital. Elle s'arrangea également pour qu'une provision de fourrage fût apportée des fermes voisines.

Le même jour, elle persuada M. Mignot, boulanger, de rester dans la ville afin d'assurer l'approvisionnement du pain. Celui-là lui assura qu'il resterait aussi longtemps qu'elle. Ainsi les provisions de pain et de viande sont assurées pour quelque temps.

Les infirmières héroïques

Tous les journaux ont publié, cette semaine, une lettre écrite par une jeune femme infirmière dans une ville de l'Est. Elle et sa sœur demeurèrent sous les obus dans leur ambulance bombardée avec une violence et une persévérance odieuses ; elle ne cessèrent de donner des soins aux blessés mis à l'abri dans des caves sur lesquelles l'édifice écroulé tout entier brûlait.

Héroïsmes obscurs

Extrait d'une lettre d'une institutrice du Massif central citée par le *Temps* :

« Maman qui n'était pas courageuse du tout au moment de la mobilisation, nous a tous émerveillés ensuite, et c'est elle qui a ranimé la bravoure de sa belle-fille, de ses filles et même de son fils qu'elle est allée voir immédiatement.

On n'a pas idée de l'héroïsme de toutes ces vieilles femmes. La nourrice de mon fils, qui a quatre fils au front et deux gendres, moins exposés, mais qui le seront bientôt, me confond. Elle a consolé ses fils qui, pour quitter le foyer, n'étaient pas crânes ; elle a consolé ses bru, ses filles, son vieux mari lui-même. Elle a inculqué à tous l'espérance et la confiance et jusqu'à présent elle a été à peu près épargnée ; un de ses fils a été légèrement blessé à la main.

Et toutes mes voisines sont ainsi, et les mères des morts glorieux se résignent aussi héroïquement.

Mais vous avez vu cela ; vous avez, vous aussi, trouvé de ces femmes admirables, plus instruites que celles d'ici, mais ne les surpassant pas en bravoure. Je crois que par toute la France il en est ainsi. Seulement, voilà. Ici, on travaille pour son soldat, mais pas pour les autres, les anonymes. J'ai été seule à tricoter pour ceux-ci tandis que, dans les villes, on pense plutôt à tous. Il est vrai qu'ici on a tant d'ouvrage dans les champs! Les femmes en ont abattu, du travail, cette année ! »

CONFÉRENCES D'INTÉRÊT FÉMININ

De l'Attitude morale des Femmes pendant la Guerre

CONFÉRENCE au COLLÈGE LIBRE des SCIENCES SOCIALES

Par Madame JULES SIEGFRIED

En 1870, peu de choix s'offrait à l'action des femmes ; elle se limitait presque exclusivement aux œuvres de charité, l'aumône étant alors la seule forme connue du bien à faire. Il n'y avait en France ni femmes docteurs, ni infirmières, et rien n'était organisé pour ce genre de travail. Les femmes se bornaient donc à préparer pour les blessés une charpie que n'accepteraient probablement pas nos chirurgiens d'aujourd'hui.

Cependant, si faible et inefficace qu'ait été cette part prise par nos mères à l'œuvre patriotique, elle a contribué au but final, car elles agissaient avec cœur et avec conscience.

Mme Siegfried rappelle ensuite les bienfaits de l'instruction féminine, créée et développée dans les années qui suivirent la guerre, et qui eut pour conséquence une plus grande participation des femmes à la vie sociale. Ce mot social, qui autrefois était toujours pris en mauvaise part, évoquant les luttes de classes, est entré aujourd'hui avec son vrai sens dans le vocabulaire et dans les mœurs, en même temps que le mot aumône tendait à disparaître pour faire place à ceux d'entr'aide et de solidarité. La femme a senti qu'elle avait le droit, et aussi le devoir, de venir aider l'homme dans sa tâche, et l'homme a compris qu'il ne s'agit pas là d'une lutte, mais d'un travail en commun.

Cette conscience générale de l'utilité sociale des femmes est telle, qu'aux premiers jours de la guerre actuelle, il n'en est pas une qui ne se soit demandé à quoi puis-je servir? Et pas une non plus qui n'ait trouvé quelque chose à faire.

La guerre a bouleversé plus ou moins l'ordre et les habitudes de chaque intérieur, elle a ainsi obligé tout le monde à simplifier sa vie ; or il n'est pas de sacrifice, si menu soit-il, qui n'ait une vertu éducative. De plus, elle a développé la tolérance, supprimé les luttes de parti sans intelligence et sans fraternité. Enfin, surtout, elle a forcé le rapprochement des classes dans la souffrance commune qui atteint tout entière la grande famille française. « Rien ne ressemble au cœur d'une mère comme le cœur d'une autre mère. »

Ces qualités, il faut les conserver, car un grand travail attend les femmes après la paix : nous aurons alors à nous faire les apôtres de toutes les grandes causes qui laissaient trop d'entre nous indifférentes : lutte contre l'alcoolisme, le vice, les salaires de famine ; protection de l'enfance). Il ne faut pas se fatiguer d'aider, d'aimer, de servir et de se donner, mais souvenons-nous que le cœur a de valeur que joint à l'intelligence, à la raison et à la méthode.

Mme Siegfried termine en nous exhortant à nous rendre dignes de ceux qui combattent et à ne leur envoyer que des paroles qui soutiennent et réconfortent : à devenir des foyers qui réchauffent et qui élèvent.

Les jours que nous traversons sont cruels mais beaux, car nous sentons que quelque chose de grand prépare l'humanité à des temps meilleurs.

A. B.

L'ŒUVRE DE SECOURS PUBLIQUE ET PRIVÉE
A PARIS ET EN PROVINCE

LE VESTIAIRE OUVROIR DU 15e

... Les hautes cheminées sont inertes : plus de jets de fumée révélant la poussée du travail dans l'usine ; de loin en loin l'appel isolé, presque indécis, d'une sirène pour ceux qui ne sont pas partis : vieillards, enfants, débiles, mauvais ouvriers mal payés, et par les rues des femmes amaigries qui errent, un méchant fichu sur les épaules et un peu de légumes secs au fond de leur filet à provisions : C'est Grenelle, c'est Javel, le XVe arrondissement, si dénué de secours, que parfois il déborde sur son voisin privilégié, le XVIe.

Les plus malheureuses ne sont peut-être pas les femmes dont le mari est mobilisé ; l'allocation militaire est une compensation — la misère rend âpres. Cette population compte de nombreux foyers où le mari n'existe pas ; quelquefois il est là, mais infirme, malade, alité ; c'est une charge, mais qui n'a droit à aucune allocation. Avant la guerre, la femme faisait des ménages ; elle gagnait ses six sous de l'heure, la patronne lui donnait des restes et des vêtements pour elle et ses mioches... Maintenant personne dans le faubourg n'a plus le moyen de se faire servir ; voilà pourquoi cette femme sans travail rapporte, pour nourrir toute sa nichée, quatre sous de haricots secs, et pourquoi elle frissonne sous son mince fichu troué.

Elle remonte l'avenue Emile-Zola et s'arrête devant une boutique dont toute la devanture est remplie par des annonces ; ses yeux s'allument, un peu d'espoir se reflète sur son pauvre visage. Elle entre :

— Oui, nous pouvons vous donner de la couture à faire chez vous : vêtements d'hommes et de garçonnets, robes de femmes et de fillettes, layettes pour les bébés. La confection vous sera payée à la pièce. Ces objets servent à alimenter notre vestiaire... Oui, vous pourrez aussi avoir un bon de vestiaire ; une dame enquêteuse passera chez vous, elle verra de quels vêtements vous avez besoin et le marquera sur le bon avec lequel vous vous présenterez ici les mardi, jeudi ou samedi, de 10 heures à midi. Vous demanderez Mme Derembourg, présidente du vestiaire. Pour le travail adressez-vous à Mme Goer, présidente de l'ouvroir.

... Ainsi fonctionne cette œuvre, qui a été organisée rapidement, 146, avenue Emile-Zola, grâce à l'obligeance de Mme Duchêne, directrice de « l'Entr'aide » (que nous signalerons plus tard aux lectrices de *La Française*) et au dévouement de sa fille, Mlle Suzanne Duchêne, qui a apporté à cette nouvelle œuvre toute son ardeur juvénile. Les membres dévouées — nous nous excusons de ne pouvoir citer tous leurs noms — du Comité qui a rédigé et déposé ses statuts ont eu l'ingéniosité de pourvoir simultanément à deux besoins urgents : donner du travail et vêtir. Le vestiaire ouvroir du XVe est une assistance et une solidarité ; non seulement les ouvrières reçoivent un salaire, mais leur travail alimente le vestiaire dont elles reçoivent également des bons. Tout cela se tient étroitement. Afin qu'il n'y ait aucune perte, les vêtements peuvent être confectionnés sur mesure pour les personnes à qui des bons de vestiaire sont accordés.

Le Secours National vient de reconnaître l'utilité de cette œuvre, en répondant à sa demande par une subvention équivalant à la moitié de ses dépenses, mais qui ne peut dépasser 400 francs par mois. Malheureusement les subventions du Secours National ne subsisteront pas après le mois de mars prochain ; le vestiaire du XVe, qui s'est organisé par ses propres moyens, doit envisager l'avenir par ses seules ressources. Il fait appel à la générosité des donateurs, à de nouvelles adhésions comme membres de l'œuvre ; toutes les cotisations sont employées en achat d'étoffes. Le Vestiaire-ouvroir serait également reconnaissant aux personnes qui voudraient bien se charger d'enquêtes auprès des familles nécessiteuses ; l'œuvre doit faire chaque quinzaine de 120 à 130 enquêtes ; elle demande à toutes les personnes intelligentes et dévouées disposant d'un peu de temps de vouloir bien se mettre en rapport avec le Comité.

On nous prie d'annoncer que l'Aide Morale donnera, au profit du Vestiaire ouvroir, une matinée le à la mairie du XVe. Les billets sont de 3 francs et 0 fr. 50. On peut se les procurer au siège de l'Œuvre, 146, avenue Emile-Zola.

Les Gagne-Pain de la Femme

Certificat d'aptitude pédagogique. — Date officielle : février 1915.

École Normale de l'Enseignement technique (section industrielle). — Date probable : juin 1915.

Chronique des Œuvres et Institutions

Conseil National des Femmes Françaises.

Mme Jules Siegfried, présidente du Conseil, et Mme Alphen Salvador, présidente de la section d'hygiène, nous informent que dans sa dernière réunion le Conseil National des Femmes Françaises a émis le vœu suivant :

« Le Conseil National des Femmes Françaises approuve hautement les décrets que le Gouvernement vient de rendre pour la suppression de l'absinthe et la limitation des débits de boissons alcooliques. Il émet le vœu que le Parlement ratifie ces mesures attendues depuis longtemps et réclamées à l'heure actuelle par le pays tout entier. »

Collège libre des sciences sociales.

Voici le programme complet des conférences d'intérêt féminin organisées par l'Union Française pour le Suffrage des Femmes et dont deux ont eu déjà lieu. Titre général : *L'action des femmes pendant la guerre.*

Les Conférences et après auront lieu, tous les jeudis, à 5 h. 1/4 :

4 février 1915. — M. Paul Strauss : *Protection de la mère et des nourrissons.*

11 février. — Mlle Bourat : *La lutte contre le chômage.*

18 février. — Mme de Verrier : *L'aide aux réfugiés.*

25 février. — Mme Pauline Bebour : *L'action des sociétés féminines et féministes pendant la guerre.*

4 mars 1915. — Mme Léon Brunschvicg : *Le rôle social des femmes après la guerre.*

Foi et Vie.

Cette œuvre a inauguré, le 25 janvier, une série de conférences sous ce titre général : La Morale et la politique des Belligérants. La première a été faite sous la présidence de M. H. Bergson par M. Victor Bérard, sur la Guerre et les Belligérants.

Voici le programme des suivantes :

31 janvier. — M. Hauvant, professeur à la Sorbonne : *La Serbie.*

7 février. — M. Denis, professeur à la Sorbonne : *L'Autriche-Hongrie.*

14 février. — M. Strowski, professeur à la Sorbonne : *La Pologne.*

21 février. — M. Paul Boyer, directeur de l'École des Langues orientales : *La Russie.*

28 février. — M. Albert Bonnard, rédacteur en chef du *Journal de Genève* : *L'Allemagne politique.*

7 mars. — M. Emile Doumergue, doyen de la Faculté libre de Montauban : *L'Allemagne religieuse.*

14 mars. — M. V. Delbos, de l'Institut : *L'Esprit philosophique de l'Allemagne et la Pensée française.*

21 mars. — M. Hauser, professeur à l'Université de Dijon : *L'Allemagne économique.*

28 mars. — M. Camille Jullian, de l'Institut : *La tradition française* (son orientation, sa continuité).

En avril et mai :

M. Victor Bérard : *La Turquie.*

M. Vandervelde, ministre d'Etat : *La Belgique.*

M. W. Steed, directeur de la politique étrangère du *Times* : *L'Angleterre.*

Abbé Wetterlé, ancien membre du Reichstag : *L'Alsace et l'Allemagne.*

Pasteur Wagner : *L'Alsace et la France.*

Nous publierons plus tard le programme de la séance de clôture.

Un droit d'entrée de 0 fr. 50 est perçu à la porte de la salle pour les conférences.

Le prix des places réservées est de 1 franc par séance.

Les cartes d'abonnement donnent droit, pour toutes les conférences, à une place réservée. Tous ceux qui veulent donner à cette institution les moyens de vivre et d'agir, en l'aidant à payer ses frais, sont invités à souscrire une carte d'abonnement.

Le prix de l'abonnement est de 20 francs 16 francs pour les abonnés de « Foi et Vie ».

S'adresser soit aux bureaux de « Foi et Vie », rue de Lille, 58, soit chez le concierge de la salle, 54, rue de Rennes.

Les séances ont lieu à 5 heures précises ; les places réservées ne sont assurées que jusqu'à 5 heures moins dix.

Le Trust du Soldat.

M. Doumergue, sous-préfet de Coulommiers, a institué cette œuvre, qui a pour but : 1° de fournir à nos soldats des vêtements chauds, d'après les commandes et les modèles de l'Intendance militaire ; 2° de relever le travail des ouvrières travaillant à domicile. Dans ce but l'œuvre, qui fait appel au concours de toutes les femmes, demande aux plus aisées d'abandonner au profit des plus pauvres le prix des ouvrages qu'elles confectionnent. Grâce à ce système, le salaire des ouvrières payées peut être supérieur à celui que donnent d'ordinaire les entreprises commerciales. C'est ainsi qu'un cache-nez au crochet est payé 0 fr. 50, un passe-montagne 0 fr. 65. 400 ouvrières nécessiteuses travaillent régulièrement pour le Trust du Soldat et tirent de leur travail un salaire suffisant pour vivre, elles et leurs enfants.

Mme Serre, secrétaire générale du groupe de Coulommiers de l'Union Française pour le Suffrage des Femmes, est à la disposition, pour plus amples renseignements, des personnes qui désireraient s'occuper d'œuvres similaires.

Chez les « Dames Françaises ».

L'archevêque de Paris a visité samedi l'hôpital auxiliaire installé dans une des ailes du collège Stanislas par une des trois sociétés de la Croix-Rouge des « Dames Françaises ». Après des encouragements aux blessés il s'enquiert auprès des infirmières des parents qu'elles ont à l'armée.

Les réponses sont nettes :

« Mon mari blessé peu grièvement. — Mon fils en bonne santé. — Mon frère prisonnier. »

Mais le voici devant une infirmière qui, depuis un instant déjà, se raidit.

« Et vous, Madame? — J'ai su ce matin que mon fils était mort! »

Un silence.

« Avez-vous des détails? — Je sais seulement qu'il est mort courageusement en Argonne. »

Et elle éclate en sanglots trop longtemps contenus. Le cardinal s'incline longuement. Violemment ému, il continue sa visite sur d'autres douleurs et d'autres sublimes dévouements.

Alliance d'Hygiène sociale.

Mme Raymond Poincaré a assisté à la conférence du Dr Pinard au musée Social, marquant par sa présence l'extrême importance du sujet traité. M. Léon Bourgeois l'a vivement remerciée d'avoir donné aux œuvres d'assistance cette nouvelle preuve de son actif concours.

Le Dr Chauveau qui présidait, a dit en ouvrant la séance quelle monstrueuse erreur physiologique commettaient les Allemands en essayant de faire pénétrer de force des nations dont les aptitudes originelles se refusent à cette violence.

Le Dr Pinard a exposé en détail les mesures prises dans l'étendue du gouvernement militaire de Paris depuis le début de la guerre pour protéger les femmes enceintes et les tout petits enfants.

C'est l'œuvre admirable de l'Office central d'assistance maternelle et infantile que nos lecteurs connaissent bien, dont il a exposé le fonctionnement.

D'heureux résultats sont venus couronner ces efforts. Pendant les cinq derniers mois de 1914, il y a eu à Paris 16.579 naissances, dont 12.203 dans les maternités.

La mortalité a été de 20 0/0 inférieure à celle de la même période de 1913, et la mortalité infantile inférieure de 30 0/0 !

Il y a eu moitié moins d'abandons d'enfants par leur mère.

Enfin on peut affirmer hautement que les enfants de 1914 sont supérieurs à ceux des années précédentes ; leur poids le prouve sans réplique : il est de 15 0/0 supérieur au poids moyen des enfants des années précédentes.

Ainsi donc, la protection de la femme enceinte et du tout petit enfant a été bien assurée.

De pareils résultats obtenus dans une période d'angoisse montrent ce que l'on pourra faire demain, dans la paix et le travail, pour l'avenir de la race.

L'Aide Morale.

« L'Aide Morale » donnera ses séances dimanche prochain, 31 janvier, dans le Ier arrondissement (salle du *Journal*, 100, rue Richelieu), dans les mairies du VIe et du XVIIIe, et avenue Jean-Jaurès, 87, pour le XIXe.

Un Concert aux blessés.

Dimanche dernier, très jolie matinée à la mairie du XVIe arrondissement. Le maire avait eu la touchante attention d'inviter les blessés convalescents des hôpitaux du quartier.

Le concert était habilement organisé et dirigé par M. Cohen, des Concerts symphoniques.

Une même émotion unissait tous les assistants aux chers combattants, que l'on avait voulu reposer de leurs épreuves par la douceur d'une musique artistement choisie et le charme des jeunes artistes qui prêtaient leur concours à cette matinée.

Maisons Recommandées

ALIMENTATION POUR RÉGIME DIÉTÉTIQUE

FARINEUX MALTÉS et DIASTASÉS pour Malades, Convalescents, Enfants, Vieillards
PATES ALIMENTAIRES
Maison BIGNON-PARIANI. — Fondée en 1883
3, rue de l'Arcade, Paris, Madeleine
Téléph. : 303-04

SPÉCIALITÉS des MORILLES des GOURMETS et CHAMPIGNONS de toutes provenances.
Comestibles étrangers
Livraison dans tout Paris. — Expéditions en Province. — Envoi franco du catalogue sur demande.

BIÈRES
BIÈRES FANTA non alcoolisées
Bière Spéciale pour Nourrices
Bière de Table
Bière Fine pour Soirées
6, rue Guyot (Paris). — Téléph. : 513-82

HORS-D'ŒUVRES
Maison J. PATIN (fondée en 1879), 21, rue des Mathurins (près la rue Tronchet). — Téléph. : Central 47-58.
Cafés — Thés — Maté.
Variétés de Hors-d'Œuvres.
Livraisons Paris. — Expéditions en Province.

MODIFICATION DU MORATORIUM
VU C. L' CHEANCE DE F.N JANVIER
OUI MAIS... VAUT MIEUX TRAITER A L'AMIABLE, en ce qui concerne le RÈGLEMENT DES EFFETS DE COMMERCE, et autres créances.
Pour tous RECOUVREMENTS A FORFAIT, formalités de RENOUVELLEMENT D'EFFETS COMMERCIAUX, démarches, INTERPRÉTATION MORATORIUM, transactions, etc., adressez-vous à L'ÉTUDE JURIDIQUE ET FINANCIÈRE 119, boulevard Voltaire (Tel. : Roquette 53-34), laquelle conseille tout, FAIT FACE A TOUT ET SAUVE TOUJOURS LES SITUATIONS, on ne peut avoir meilleur guide. L'Etude s'occupe aussi de RECOUVREMENTS DE TOUS TITRES AU COURS DE LA BOURSE (avances aux meilleures conditions) du transfert de TITRES NOMINATIFS, de RÈGLEMENT AMIABLE DE SUCCESSIONS et d'achat d'IMMEUBLES EN VIAGER (27e année).
(Correspondants sérieux sont acceptés.)
La gérante : JANE MISME.

PARIS — IMP. CH. SCHIAPPARELLI, 257, RUE SAINT-HONORÉ
Asnières, Seine

Ne consommez que du
Café Corcellet
un peu plus cher..... combien meilleur!!
18, Avenue de l'Opéra
EXPÉDITIONS PROVINCE ÉTRANGER

LA GUERRE, LA PAIX ET L'AVENIR

Par ELLEN KEY

Jour de la Toussaint — Pensées de temps de guerre

C'est de l'édition anglaise de Jus Suffragii *que nous traduisons ces pages, extraites d'un discours de l'illustre philosophe suédoise Ellen Key. Certaines voix en Suède, nous dit-on, et même des voix féminines, font entendre des paroles peu bienveillantes pour les Françaises. Nous voulons les ignorer et ne connaître de ce pays que les grands esprits, incapables, en des crises pareilles, d'admettre des pensées qui ne soient point hautes et de se ranger à un parti autre que celui de la justice et de la bonté.*

Ceux d'entre vous qui ont vécu dans le Midi savent qu'en ce jour des masses de gens vont aux cimetières, pleurer sur les tombes de leurs chers morts. Aujourd'hui, il y a plus de gens en deuil qu'il n'y en eut depuis bien longtemps ; mais ceux-là n'ont pas de tombes sur lesquelles s'agenouiller, ils ne savent même pas où leurs morts sont enterrés ni ce qu'ont vu leurs yeux de mourants. Nous avons lu quelque part que les morts sont brûlés comme des feuilles desséchées ; mais ils ne sont pas comme les feuilles sèches qui tombent quand leur temps est accompli ; ils sont comme les feuilles encore vertes qui tombent des arbres des nations. Les témoins oculaires décrivent des scènes rustiques, paisibles, qui, plus que toutes les peintures de terreur, nous montrent le véritable aspect de la guerre : ils parlent de balles tombant aussi dru que les grains de blé d'une semeuse, semant la mort au lieu de la vie et du pain. Ils parlent de champs de bataille semblables à des champs de blé sur qui a passé la moissonneuse ; mais peut-être que dans les cerveaux de ceux qui sont tombés, vivaient des pensées nouvelles, des idées pour l'avenir. Ils parlent de fleuves pleins d'autant de cadavres que nos rivières du Nord charrient de bois au printemps ; mais tandis que les bois donnent leur vie pour construire de nouveaux foyers, la guerre envoie la mort dans d'innombrables demeures.

Faut-il s'étonner que des milliers de personnes se demandent : Pourquoi tout cela? Y a-t-il quelque chose qui vaille toutes ces insondables souffrances? Y a-t-il quelque chose qui puisse nous faire les oublier? La perte matérielle est énorme ; cependant, s'il reste assez de bras pour restaurer le règne du travail pacifique, le plus ancien sur terre, ces terribles dégâts pourront encore être réparés. Il n'en est pas de même des valeurs spirituelles détruites. En comparant ces deux pertes apparaît même le gain obtenu par la rupture de la coquille d'égoïsme des individus et des classes jusqu'ici aveugles à cette vérité, que le bien de la communauté prime le bien d'un seul. Des liens ont été brisés, la haine a pris la place de l'amour, et les fils qui rattachaient ensemble les nations sont déchirés ; mais la perte la plus grande est celle de la foi dans un idéal de l'humanité. On croit qu'en plaçant d'un côté de la balance toutes les valeurs réelles et idéales et tous les sacrifices dans l'autre, on obtient l'équilibre. Non, quand le feu de l'enthousiasme sera éteint, il ne restera que des monceaux de cendres. Et ceux qui porteront les plus lourdes responsabilités seront ceux à cause de qui des enfants n'auront pour vivre qu'une place carbonisée. Faut-il s'étonner qu'on se demande si la gloire d'un peuple doit nécessairement se construire sur des armements et sur la guerre, leur conséquence inévitable?

Nous entendons dire que cette guerre a dispersé pour toujours le rêve des pacifistes. C'est là une façon extraordinaire d'interpréter ce qui se passe dans le monde! Si jamais quelques-uns furent de vrais prophètes, plus que ceux qui auraient voulu l'être, ce sont les pacifistes, qui ont prédit que les armements dans lesquels les nations ont rivalisé depuis les 10 dernières années, devraient inévitablement conduire à la guerre. Les démocrates socialistes qui s'opposaient à cette politique furent appelés traîtres à leur patrie et c'est cette accusation qui a coûté la vie à Jaurès.

Les belligérants renchérissent l'un sur l'autre pour prouver que les pacifistes et les socialistes ont eu raison. En présence de ce cela nous n'avons qu'à nous taire, les événements parlent pour nous.

A ceux qui croient que la guerre est éternelle et que le problème de l'avenir consiste à inventer de nouvelles machines infernales, nous devons demander : ne remarquent-ils pas qu'un esprit nouveau naît des atrocités? Ne voyez-vous pas un arc-en-ciel au milieu du déluge, annonçant le temps auquel les gens à courte vue refusent de croire, le temps où les peuples seront côte à côte comme les couleurs du prisme? Dans ce temps-là il y aura aussi peu de contradiction entre l'amour du foyer et celui du pays natal qu'entre l'amour du pays natal et celui de la patrie. Et il n'y aura pas non plus de contradiction entre le patriotisme et l'internationalisme mais une grande différence entre l'ancienne forme du patriotisme et la nouvelle.

***

Parmi les signes nouveaux qui donnent de l'espoir pour l'avenir, il y en a un qu'on n'a pas assez considéré ; le sentiment que la guerre est barbare, sentiment qui s'exprime dans des protestations sans fin, et la haine de la guerre par les soldats eux-mêmes. Ceci représente une réhabilitation de la nature humaine : plusieurs officiers sont devenus fous, à cause des cruautés que la discipline de la guerre les a forcés à commettre. C'est ce nouvel état d'esprit qui s'est manifesté par la haine de la guerre chez les démocrates sociaux, bien que ceux-ci, par une illusion, le soient imaginé que ce sentiment devait ses dispenser du devoir de défense.

Un autre signe est que les esprits vraiment chrétiens ont compris que c'est blasphémer Dieu que d'invoquer son aide dans un combat et le remercier après. En ces temps de guerre nous devons penser au Christ tel que Léonard de Vinci l'a peint, les yeux baissés dans une expression de honte. Abraham Lincoln disait que pour le vrai chrétien, la question n'est pas de savoir si Dieu est avec lui, mais si son action est du côté de Dieu. Certainement, il y eut des guerres dont l'esprit était du côté de Dieu, mais croire que la guerre doit toujours être la dernière ressource dans la lutte pour de grandes idées, c'est faire preuve d'un grand scepticisme quant à la force qui est entrée dans le monde avec le christianisme. Ceux qui prêchent le droit de violence, ne doivent réclamer aucune part dans la renaissance du Christianisme. Ceci doit être laissé aux « païens » qui seront les mains de Dieu dans l'œuvre de la paix sur la terre et de bonne volonté envers les hommes. La théorie par laquelle la force prime le droit et qui est prêchée aujourd'hui par tant de savants comme une doctrine nouvelle, est en réalité très virile. C'est celle d'Abasvérus contre Prométhée.

***

On nous a parlé de soldats qui, à leur dernière heure, crient : Maman! Maman! Les hommes prouvent aujourd'hui leur irrésolution en commençant à faire appel à l'aide des femmes. On a proposé que les femmes de toutes les nations s'unissent dans une intervention en faveur de la paix. Je ne crois pas plus à l'effet de cette intervention qu'à celle de notre archevêque groupant toutes les églises évangéliques dans le même but, ou encore aux plans des socialistes américains. Je ne crois même pas que les choses se seraient mieux passées si les femmes avaient eu le droit de vote. Aujourd'hui le seul point lumineux est qu'aucune femme émancipée n'a pris part aux orgies de haine nationale avec elles se sont livrées des hommes civilisés. Dans la plus terrible barbarie, les femmes semblent avoir conservé le sentiment d'Antigone : je suis née pour aimer et non pour haïr.

Plus riche que jamais, la sympathie féminine a coulé dans ces jours d'agonie sans nom, et les femmes se sont montrées éminemment capables d'organisation. Et de même que les femmes, par le travail d'aide sociale auquel elles ont pris part, doivent avoir acquis la conviction qu'une réforme sociale est nécessaire, par le travail de la Croix-Rouge elles doivent être convaincues de la folie de la guerre. Ou bien est-il possible de concevoir une folie plus grande que de guérir les blessures infligées par la guerre, seulement pour renvoyer ceux qu'on a guéris afin qu'ils soient blessés de nouveau et retournent aux hôpitaux?

Quand la pitié des femmes prendra la forme d'une volonté unie avec un but défini, alors le temps sera venu pour les femmes de mettre la main au gouvernail et d'aider à piloter le vaisseau de l'Etat. Alors elles demanderont d'avoir part aux décisions quant aux buts pour lesquels le peuple aura à se sacrifier. Elles choisiront pour modèle cette femme du moyen âge qui allait par les rues, une torche à la main et un seau plein d'eau dans l'autre : la torche pour mettre le feu au Paradis, afin que les hommes comprennent qu'ils doivent créer le Paradis sur terre, et le seau pour éteindre l'Enfer.

Et ce que je dis maintenant de ma faible voix sera alors proclamé par la voix du tonnerre, s'écoutant et réveillant le monde :

Nous voulons et devons créer le Paradis de la paix sur la terre et éteindre le feu de l'Enfer.